

Je ne lui ai pas dit que j'écrivais ce livre

Du même auteur

Le Poids et la Voix, Le temps qu'il fait, 1996

Israël autrement, Actes Sud / AFAA, 1998

Il était une fois le Sentier, Liana Levi, 2000

La Leçon de français, Actes Sud / MAE, 2005

Les Plis, Seuil, 2002

Les Incertitudes du corps, Seuil, 2004

Fondation
pour la
Mémoire
de la Shoah

Nadine Vasseur

Je ne lui ai pas dit
que j'écrivais ce livre



Liana Levi

© Éditions Liana Levi, 2006
Avec le soutien de la Fondation pour la mémoire de la Shoah

Je tiens à remercier Anne-Lise Stern, Annette Wieviorka
et Théo Klein, pour leur aide et pour leur confiance.

Préface

Ceux qui, comme moi, sont nés après la guerre de parents rescapés des camps ont, en France, fort peu parlé. Sinon par bribes éparses. Parfois dans le secret et la solitude du cabinet d'un analyste. C'est qu'il était sans doute trop tôt. Il fallait que du temps s'écoule pour qu'il soit possible de prendre la mesure du trajet d'une vie et de la manière dont celle-ci fut infléchie par ce difficile héritage. Il fallut de longues années pour que le pacte du silence puisse être enfin brisé, un pacte tacite qui s'était établi de lui-même depuis toujours et qui, au silence de nos parents, nous faisait répondre par le mutisme. Ne pas interroger, ne pas parler de nos tourments. La survie de nos parents, nous semblait-il, était à ce prix. Comment pouvions-nous ne pas craindre de les blesser, eux qui l'avaient déjà tant été? Comment oser leur ôter leur seule consolation qui était de croire que leurs enfants, eux au moins, vivaient le paradis sur terre?

Mais aussi, comment ne pas ressentir l'indécence à prétendre parler de soi, de ses difficultés à vivre, quand ceux auxquels on doit la vie ont eu à subir le pire? Comment oser leur faire violence à briser le sceau du

secret? Contrairement aux rescapés ou aux enfants cachés, nous n'avons, en apparence, rien subi de la monstruosité de la guerre. Nous avons vu le jour dans un pays en paix qui allait bientôt devenir prospère. Nous avons pu faire des études, souvent réussies. Le bonheur en somme. Mais du silence et des cris, des fantômes dont notre enfance fut bercée, qu'avons-nous fait? Quelle est la part de notre être qui, à la mémoire de l'horreur, reste indissolublement liée? Quelles sont nos hantises, nos victoires? C'est tout cela que je suis allée demander à ceux qui témoignent dans ce livre. Ils m'ont tous répondu avec une franchise et une liberté qui m'ont profondément émue, impressionnée.

Ma première intention, pour cette préface, était de m'effacer derrière leur parole, ainsi que je l'ai fait dans les entretiens. Le courage avec lequel les uns et les autres s'exposent dans les pages qui suivent m'a convaincue qu'il était impossible que je me dérobe à cette entreprise commune. Leur confiance m'imposait de les suivre, et de m'exposer à mon tour. Même plus brièvement.

Contrairement à la plupart des rescapés dont il est question dans ce livre, ce n'est pas à Paris que mon père a été arrêté avant d'être convoyé vers différents camps, mais à Berlin où ses parents, d'origine polonaise, étaient venus s'installer à la fin des années dix. Ils y exerçaient la profession de tailleur. Lorsqu'il est déporté avec sa mère en octobre 1942, vers les pays baltes, mon père n'a que quinze ans. Son père, arrêté dès le début de la guerre, est déjà mort au camp de Grossrosen. Sa mère sera exécutée dès l'arrivée du convoi en Estonie. Quant à sa sœur aînée Gerda, restée cachée à Berlin chez des amis non juifs,

mon père ne devait plus jamais avoir de nouvelles d'elle. Après l'avoir recherchée, une fois la guerre finie, pendant de nombreuses années, il dut finalement renoncer. Tout concourait à lui prouver qu'elle avait hélas disparu. Après avoir passé presque deux ans dans un camp de concentration qui se trouvait près de Riga, mon père fut transféré, au moment où les Russes commençaient à reconquérir les pays baltes, vers le camp d'extermination de Stutthof, à quelques kilomètres de Dantzig, puis finalement à Magdebourg qui dépendait de l'administration de Buchenwald.

À la suite de la pagaille qui suivit la libération de cette région d'Allemagne par les forces alliées, il se retrouva en France, sans l'avoir vraiment choisi. Il avait dix-neuf ans, était le seul survivant de sa famille et ne parlait pas un mot de français. Partir en Palestine? Aux États-Unis, où avait émigré, avant la guerre, une partie de la famille de sa mère? Il y songea un moment. Mais il voulait d'abord ne pas s'éloigner de l'Europe pour tenter de retrouver sa sœur. Il resta donc en France, et finalement s'y installa. Il y reconstruisit toute sa vie, fonda une famille et devint l'un des fabricants de vêtements les plus talentueux du Sentier.

Des détails de cette histoire que je n'allais découvrir que bien plus tard, à l'âge de quarante-cinq ans, en lisant le texte de ses mémoires, je ne savais presque rien enfant, sinon qu'il était orphelin et qu'il avait perdu sa sœur. Qu'il était aussi de langue maternelle allemande, ce qui ne manquait pas de m'intriguer et parfois même de m'inquiéter: la langue de mon père était la même que celles des assassins, de ceux qu'on entendait hurler en claquant leurs bottes, dans les documentaires sur la guerre qui passaient à la télévision. Documentaires que j'ai d'ailleurs

peu vus, puisqu'il suffisait que j'en entrevoie une image pour que je m'enfuisse immédiatement, voire que je me cache sous la table de la salle à manger dont la nappe me protégeait de l'écran de télévision. Le seul mot de *guerre* me faisait frémir et j'essayais d'interdire qu'on le prononce devant moi. Peine perdue, vu que la famille de ma mère – ses trois sœurs et ma grand-mère – venait chez nous tous les dimanches et que les après-midi se passaient à évoquer les disparus, et surtout le père de ma mère qui, de Drancy, avait été déporté à Auschwitz.

J'ai gardé de ces dimanches le souvenir pénible d'une atmosphère pleine de larmes et de soupirs. J'en voulais à ma mère de ses yeux rouges et de ses plaintes, des mots horribles qui sortaient de sa bouche, «Auschwitz», «Drancy», qui me donnaient envie de me boucher les oreilles. Alors que mon père, lui, se taisait. Mystérieux et silencieux. Comme absent. Son silence, alors, me rassurait, me protégeait de l'émotion débordante des autres, de leur chagrin.

Ce sont des souvenirs difficiles car ma mère est morte alors que j'étais encore une enfant. Ces regards chargés de reproche que je lui lançais, j'ai eu du mal ensuite à me les pardonner. Je me suis interrogée plus tard sur ce contraste qu'il y avait entre les larmes de ceux qui avaient perdu un être cher sans avoir eux-mêmes connu les camps et le silence de mon père qui était aussi orphelin, mais qui était un rescapé. «Nos pères ne pleurent pas. Ils ont éventuellement le regard humide», dit l'un des témoins de ce livre. Il est des peines qui anéantissent jusqu'aux larmes.

Revoyant la jeune fille que j'ai été – une jeune fille anorexique dont la maigreur faisait dire à son entourage :

«Tu ressembles à une déportée, on dirait que tu sors d'un camp» –, je ne peux m'empêcher de penser à cette absence de mots, à cette absence de larmes, qu'ont en partage les rescapés. Douleur muette en même temps qu'exsangue, cri d'un corps qui ne peut pas trouver de mots, plainte sans larmes, l'anorexique est, elle aussi, comme emmurée dans son silence, sa protestation décharnée. Mais elle n'est, bien sûr, pas que cela... La vie et le temps m'ont fait comprendre que l'on n'est jamais le produit d'une seule histoire, mais le confluent de mille événements. Les témoins de ce livre le rappellent souvent, qui refusent à se définir comme enfants de déportés. Ils sont cela, et tant d'autres choses encore. «J'ai toutes sortes d'autres mondes en moi», dit l'un d'eux qui reconnaît, en même temps, que la déportation de sa mère a façonné son propre regard sur la vie. Un regard, pour sa part, marqué par l'humour et la dérision. D'autres insisteront sur la vigilance, d'autres encore sur la force, ou au contraire, la fragilité.

Vouloir faire une typologie des enfants de rescapés serait totalement dépourvu de sens. De mon côté, c'est surtout, dans mon incapacité à me plaindre, ma perception du monde extérieur comme foncièrement hostile, mon sentiment que l'on ne peut, au bout du compte, que compter sur soi-même, que je peux repérer des traces de cet héritage. L'admiration que j'ai toujours eue pour la manière dont mon père a réussi, non seulement à survivre, mais à reconstruire sa vie, sans autre appui que sa force et son courage, m'imposait d'être à la hauteur, de ne pas faiblir, de me battre. Cette énergie qu'il m'a léguée, je m'en suis également servie pour tenter de sortir mon père du gouffre du deuil dont il ne disait mot,

mais que je percevais confusément. Pour tenter de faire renaître de son passé ce qu'il pouvait rester de vie. À l'occasion d'un voyage en ex-Union soviétique, à la fin des années quatre-vingt, je me débrouillai pour retrouver son compagnon de déportation, un Juif de Riga qui, pendant toute la durée de la guerre, avait été son seul ami, son frère. Plus tard, je l'incitai à sortir de son silence et à nous transmettre le récit de son histoire. C'est dire si l'image de force que j'ai de lui s'est toujours doublée du désir de le protéger. Sans doute est-ce la raison pour laquelle, j'ai eu tant de mal à lui dire que j'écrivais ce livre, jusqu'à ce que celui-ci soit sous presse. Inquiétude dont est sorti le titre de cet ouvrage.

De quelle nature est donc cette force ? L'une des questions troublantes qui traversent ce livre porte sur le caractère de ceux dont nous sommes les enfants. Leur force souvent, parfois même leur dureté, plus rarement leur fragilité, relève-t-elle de leur caractère inné ou est-elle, au contraire, la conséquence des camps ? Ce caractère a-t-il été la condition de leur survie ou l'un de ses effets ? Cette incertitude est encore renforcée de la fréquente disparition des autres membres de la famille, grands-parents, oncle, tantes... Il n'existe aucun point de comparaison, aucun caractère de famille. Alors restent les suppositions, les questions...

Faire ce livre a été, pour moi, une tentative pour y répondre. À celles-là, et à plusieurs autres. Mais il n'a répondu à rien. Laissant aux parcours de nos parents et aux nôtres leur part d'ombre et de mystère. Les propos des uns et des autres m'ont certes éclairée quelquefois sur un aspect de mon histoire auquel je n'avais pas pensé. À travers leur parole, c'est aussi moi, bien sûr, que je cher-

chais. S'ils m'ont aidée à me sentir moins seule face à ce passé, mes interlocuteurs m'ont en même temps confortée dans la conviction qu'il n'est d'itinéraire qu'individuel. Des témoignages qui composent ce livre, il n'en est, en effet, pas deux qui se ressemblent. Tous ceux qui ont accepté de parler ici ont eu à se débrouiller seuls avec cette histoire, qu'ils ont reçue certes en partage mais qui fut à chaque fois unique : par le caractère des parents, la configuration familiale, la date à laquelle les uns et les autres sont nés – il est extrêmement différent d'être né en 1946 et en 1963, comme c'est le cas pour les plus jeunes de ces témoins –, la place que les uns et les autres occupent dans la fratrie, et bien sûr leur personnalité propre. C'est, à chaque fois, un à un qu'ils ont dû faire leur chemin. Beaucoup – certains lecteurs ne pourront manquer de s'en faire la remarque – exercent des professions artistiques ou intellectuelles. Ce n'est pas un choix de ma part. Ce panel sociologique, totalement involontaire, m'a même, un temps, plutôt gênée. Il me semblait trop positif, trop valorisant. Presque trop chic. Voire susceptible de commentaires malveillants. Jusqu'au jour où j'ai entendu Boris Cyrulnik parler de cette passion de savoir, de cette pulsion à créer que suscitent souvent le mystère et le secret, l'incompréhensible auquel on a été confronté enfant. Il parlait notamment des enfants de rescapés des camps. J'ai su alors que mon choix n'était autre que le reflet d'une réalité. Il n'y a d'ailleurs pas eu de choix. Tous ceux qui ont accepté de parler, et que j'ai rencontrés sur la recommandation d'amis ou de spécialistes de l'histoire du génocide des Juifs, telles Annette Wieviorka ou Anne-Lise Stern, ont été retenus. Ma surprise, et elle a été grande, est que presque tous ceux que j'ai contactés ont

d'emblée accepté de me parler¹. Et avec une franchise, une liberté, une audace souvent, qui m'ont profondément bouleversée. Par la confiance que leur parole me témoignait. Mais parce que cette parole racontait aussi cet exigeant cheminement grâce auquel on devient un individu. D'enfants marqués par l'héritage de la Shoah, ils sont devenus des hommes et des femmes profondément pétris, certes, par cette histoire, mais qui se sont battus pour accéder à une identité propre. Loin des identifications faciles, à rebours de toute complaisance à la souffrance. «J'ai fait mon travail d'enfant», résume l'un d'entre eux. La phrase pourrait convenir à d'autres. Car c'est un véritable travail que de se construire et d'exister, à partir de tels décombres.

Reste que, dans ce livre, ne parlent que ceux qui peuvent parler. Parmi les rares qui ont refusé d'y participer, il en est certains pour qui parler était impossible. Ce que leur a transmis cette histoire était resté trop à vif, inapte à s'incarner dans des mots adéquats. Ce serait une grave erreur que de les oublier.

Ceux mêmes qui témoignent dans ce livre, auraient-ils pu le faire, et avec cette liberté, ne serait-ce qu'il y a dix ans? On peut, à bon droit, en douter. Il a fallu que du temps passe, qu'une parole sociale, collective, puisse enfin être prononcée sur ce qui a eu lieu et surtout que les rescapés commencent à être entendus, pour que leurs enfants puissent, à leur tour, oser prendre la parole.

Aurais-je osé, moi-même, faire ce livre, si mon père n'avait écrit, ces dernières années, le récit de son expé-

1. Ils apparaissent tous sous leur vrai nom, à l'exception d'Yves Khan qui est un pseudonyme.

rience? La lecture de ses mémoires est sans doute ce qui me permet de prendre la parole aujourd'hui. Des mémoires que, paradoxalement, j'ai du mal à fixer dans mon souvenir. Tant elles sont difficiles à intégrer. Je ne suis pas la seule. Beaucoup de ceux qui parlent ici, même s'ils ont entendu des récits, vu des cassettes enregistrées du témoignage de leurs parents, ont beaucoup de mal à garder une vue synthétique et complète de leur histoire. Quand ils tentent de la restituer, cette histoire est pleine de blancs, de trous, d'aveuglements. Ce n'est pas le moindre intérêt de ce livre que de voir comment ils la recomposent pour en faire leur propre récit.

J'ai eu un intense bonheur à les écouter tous parler, à suivre l'exigence de leur pensée, à être le témoin de leur force et de leurs souffrances, à notre bienveillante complicité dénuée de toute complaisance. Ces rencontres, plus encore que des témoignages sur les conséquences de la Shoah, ont été, pour moi, des leçons de vie.

Nadine Vasseur